

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Le nouveau Palais de Justice de Bruxelles. - Louis XVII chez le Cordonnier Simon, d'après M. De Coubertin. - Les Amateurs importuns, d'après M. Laloir. - Les Trichines.

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Littérature étrangère. Le Camoens. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Les petits Oiseaux chanteurs. Fable. - La Mortalité depuis Adam. - Bannie du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOBERTS.

N° 33.

— 10^e. A N N É E. —

19 Juin 1880.

NOS GRAVURES.

LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES.

L'inauguration du nouveau Palais de Justice de Bruxelles, se fera-t-elle cette année, pendant les fêtes du cinquantenaire de notre indépen-

dance? On le dit. Quoi qu'il en soit, pour cette époque l'extérieur en sera achevé, les échafaudages auront disparu, et le monument nous apparaîtra, gigantesque, hardi, grandiose.

Les travaux de ce palais ont commencé en 1866; les fondations, à cause de la différence du niveau entre l'assiette de la construction et le sol de la rue des Minimes, ont pris beaucoup de temps et ont coûté un million et demi.

A la place qui se trouve devant le Palais, aboutira la rue de la Régence, une des plus belles de la ville. Sur cette place viendra aussi déboucher, du côté gauche, l'avenue du bois de la Cambre. De là on découvrira tout le panorama de la ville basse et de ses environs.

Voici du reste, d'après la „Semaine des constructeurs” qui se publie à Paris, une description détaillée de l'œuvre de feu Poelaert.



LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES. (DESSIN ORIGINAL DE V. DEDONCKER.)

Nous sommes persuadés que, malgré son étendue, on la lira avec intérêt, car elle est l'œuvre d'un homme du métier.

„La forme du palais est un parallélogramme, presque un carré, ou plutôt un carré tant soit peu allongé dans le sens de la profondeur, auquel on a ajouté deux pavillons assez fortement saillants aux angles de la façade principale.

La plus grande profondeur est d'environ 200 mètres, la plus grande largeur 170. La largeur de la façade principale, c'est-à-dire du bâtiment avec les avant-corps des faces latérales, est d'environ 140 mètres. La surface réelle est donc bien de 2 hectares et demi; si l'on comprenait le grand carré, ce serait plus de 3 hectares.

Le monument est placé sur une déclivité qui va de la gauche vers la droite, un peu aussi du devant vers l'arrière. De là un système de rampes destinées à racheter ces différents niveaux.

Le palais contient à l'intérieur huit cours, dont deux relativement petites, quatre moyennes et deux très-spacieuses. Le niveau du sol de ces cours est tel que, sans quitter le rez-de-chaussée principal, vous pouvez vous croire transporté tour à tour, à un premier, puis à un second étage.

Il résulte de là que le rez-de-chaussée de la façade principale, se trouve, en réalité, dans les façades latérales et postérieures, au-dessus d'un autre que nous appellerons rez-de-chaussée latéral; et celui-ci, à son tour, est placé au-dessus d'un très-vaste soubassement prenant pied sur la rue des Minimes.

L'architecte a raccordé la rue des Minimes à la cour extérieure ou rampe qui fait le tour du palais, au niveau de la façade latérale de gauche de la rue aux Laines, et à la place publique qui se trouve devant le palais, par des rampes habilement ménagées, qui sont d'un grand effet, et semblent former un immense socle sur lequel on a placé le monument.

Un portique percé dans cette rampe, dans l'axe transversal du palais, donne accès à un escalier intérieur monumental qui monte en droite ligne, par 150 marches environ, directement au niveau du rez-de-chaussée principal en faisant escale au rez-de-chaussée latéral. Un escalier extérieur dans l'axe de la place est projeté, pour que les piétons puissent se rendre directement de la place à la rue des Minimes sans avoir à suivre les rampes.

1° Soubassement: Nous avons, dans l'axe longitudinal, un grand vestibule simple, mais de grand caractère, à trois nefs, qui vont de la rue postérieure en passant sous la rampe qui conduit à un escalier monumental; celui-ci aboutit d'abord au rez-de-chaussée latéral, et se raccorde aux galeries qui relient cette partie du palais aux autres services; il arrive finalement au rez-de-chaussée principal, devant l'antichambre de la cour d'assises et près de la salle des Pas-Perdus. Un logement de concierge, les cours, des dépôts pour le chauffage, des remises, forment à peu près tout ce qui se trouve encore à cet étage, plus quelques appareils de chauffage.

2° Rez-de-chaussée latéral: Au fond du palais, dans l'axe, juste au-dessus du grand vestibule décrit ci-dessus, et en-dessous de la cour d'assises, se trouve la haute cour militaire. Ses dépendances forment l'aile à la façade postérieure. Cet étage contient encore, dans la partie postérieure, le conseil de guerre et la justice de paix avec entrées spéciales sur la rampe; — au côté gauche du palais, nous trouvons le tribunal correctionnel (2 salles d'audiences), puis un grand vestibule couvert pour les voitures, entrée dans l'axe transversal, rue aux Laines. A droite, des promenoirs couverts; dans l'axe transversal, le grand escalier, qui vient de la rue des Minimes. Un escalier relie cet étage directement à la salle des Pas-Perdus qui se trouve à l'étage au-dessus, et de grandes galeries bien aérées servent de salle des Pas-Perdus aux deux salles de la Police correctionnelle.

3° Rez-de-chaussée principal: Il contient d'abord, dans les pavillons, 2 porches couverts très-spacieux pour les voitures. La colonnade de la façade principale, très-profonde, ainsi que le portique (20 mètres environ), for-

ment un immense vestibule qui contient en outre 2 grands escaliers conduisant à l'étage monumental (un de chaque côté de l'axe). Puis, c'est la salle des Pas-Perdus, grandiose vaisseau, grand comme une cathédrale, avec son dôme, et qui contient 2 grands escaliers doubles placés latéralement, et allant aboutir à une grande et large galerie (8 mètres environ) qui fait le tour de la salle des Pas-Perdus à l'étage supérieur. Une galerie pareille fait le tour de la salle au rez-de-chaussée et donne accès aux différentes salles d'audience, qui rayonnent pour ainsi dire autour de la salle des Pas-Perdus.

Ainsi, nous trouvons, au fond du palais, dans l'axe longitudinal du monument, juste en face de l'entrée par conséquent, et au-dessus de la haute cour militaire, la cour d'assises, dont le vaisseau monte jusqu'au toit. A gauche de la salle des Pas-Perdus, trois ou quatre salles du tribunal civil. A droite de la salle des Pas-Perdus, dans l'axe transversal, vient déboucher le grand escalier de la rue des Minimes, puis du même côté encore, deux ou trois salles d'audiences civiles ou correctionnelles.

Les services accessoires sont disposés dans les ailes qui longent les façades latérales et postérieures; de larges couloirs (4 m.) servent de dégagement à ces services; enfin 4 galeries (2 de chaque côté) relient les ailes latérales à la salle des Pas-Perdus, et établissent ainsi à tous les étages une communication de service à service. Le rez-de-chaussée contient encore vers le fond (ou plutôt à gauche et à droite de la partie postérieure), les cabinets des juges d'instruction, le parquet, les services du procureur général, etc., etc.

4° Le grand étage contient, dans les 2 pavillons de la façade principale, les salles d'audiences solennelles des cours d'appel ou de cassation. Le centre est toujours occupé par la salle des Pas-Perdus ou plutôt par la galerie qui l'entoure. Le côté gauche contient la cour de cassation (une salle d'audience, des bibliothèques et salles de réunions, monumentales par leurs dispositions et leurs dimensions, et les services accessoires, tels que greffes, etc.). Vers le fond à gauche: le greffe du tribunal civil, juste au-dessus de celui-ci, et les avocats de la cour de cassation.

Vers la droite, les diverses salles d'audience de la Cour d'appel (3 ou 4), les bibliothèques, greffes et autres services accessoires, ces derniers toujours disposés le long des façades, avec grand couloir de dégagement. Enfin, le fond du palais est occupé par le tribunal de commerce (salle d'audience au centre dans l'axe longitudinal du palais et les locaux accessoires à gauche et à droite) et l'aile de droite de la partie postérieure est occupée par les avocats de la Cour d'appel. Des greniers et des entresols recevront les employés secondaires, les archives et les pièces à conviction.

La cour d'assises prend toute la hauteur restante du bâtiment; la salle d'audience du tribunal de commerce occupe l'espace situé au-dessus de l'antichambre de la cour d'assises et du grand escalier qui va de la rue postérieure à la susdite antichambre, cet escalier ne montant pas au delà."

On voit par ces détails que la conception générale du palais dont nous donnons la gravure est vraiment originale, qu'elle réalise l'unité dans la variété, et que peu de pays peuvent se glorifier de posséder un pareil monument.

LOUIS XVII CHEZ LE CORDONNIER SIMON.

Comme explicatif de la gravure, nous allons retracer en quelques mots le tableau des malheurs et des souffrances du jeune Louis XVII, fils de l'infortuné Louis XVI.

Après le 10 août, le jeune prince fut enfermé au Temple avec toute sa famille, et lorsque le sacrifice du 21 janvier fut consommé, la Commune de Paris se chargea de lui donner un gouverneur. Ce gouverneur fut le cordonnier Simon, homme aux mœurs abjectes, qui s'appliqua à dégrader l'intelligence, à corrompre le cœur et à ruiner la santé de l'enfant. On dit que cet homme employa la violence et les coups pour le forcer à maudire

la mémoire de son père et de sa mère; il buvait sans cesse en sa présence du vin et de l'eau-de-vie et l'encourageait à faire de même.

Le malheureux petit prince, s'étant un jour plaint de n'avoir point de jouets, Simon lui apporta une guillotine en miniature; l'enfant ayant repoussé cet objet avec horreur, il s'élança sur lui, un chenet à la main; heureusement une personne se trouva là et l'arrêta.

Comme on trouvait que le fils de Louis XVI ne périssait pas assez vite, on le condamna à l'isolement.

Privé de feu et de lumière dans un infect réduit, l'infortuné captif restait toujours couché sur un grabat, dont pendant plus de six mois la paille ne fut pas remuée.

On lui passait une cruche d'eau et de grossiers aliments à travers un guichet, sans jamais lui parler.

On comprend quels effets un pareil traitement dut produire.

Après le 9 thermidor, des mesures d'humanité furent prises à son égard, mais il n'était plus temps. Les sources de la vie et de l'intelligence étaient épuisées en lui, et le 9 juin 1795 il s'éteignit, dans sa onzième année, presque sans douleur.

LES AMATEURS IMPORTUNS.

Cette toile de M. Leloir a figuré cet hiver à l'Exposition de peinture à l'huile organisée à Paris par les Aquarellistes et y a obtenu un légitime succès.

Il a pour sujet une amusante fantaisie, bien connue.

Une jeune fille, occupée à prendre copie d'un joli paysage, ne s'est pas aperçue de l'arrivée d'un bon vieux rustre, conduisant paître sa vache. Tous deux, homme et bête, se sont approchés pour contempler l'œuvre de l'artiste; et la vache, croyant avoir réellement devant elle un pré d'un beau vert tendre, commence déjà à le toquer de la longueur de sa langue. La jeune fille jette un cri de désespoir, et de son tableau elle n'aperçoit plus rien qu'une affreuse toile toute barbouillée de couleurs!

M. Leloir fait partie de cette jeune Ecole française qui s'applique à faire mouvoir ses personnages au milieu des transparentes finesses de l'atmosphère. Fils et frère de deux peintres aimés du public, il porte un nom deux fois célèbre, et ses brillants débuts sont une heureuse promesse pour l'avenir.

LES TRICHINES.

La trichine est un „nématode," habitant les intestins de certains animaux, passant une partie de son existence à l'état de chrysalide et attendant, dans les muscles de l'animal, l'occasion de se développer sur les muqueuses d'un autre être.

Ces vers, qui ont tout au plus un millimètre de longueur, sont enfermés dans de petites capsules blanchâtres, qui les font aisément reconnaître.

Les naturalistes sont encore très-arrêtés sur la véritable nature des trichines; des opinions diverses ont été émises à leur égard.

Jusqu'ici, on n'a découvert des parasites de cette espèce que dans la viande du porc. Pour se mettre à l'abri de tout danger, on ne doit manger que de la viande bien cuite, la cuisson faisant périr la larve de ces parasites. Suivant que l'on ingère des trichines libres ou enkystées, la trichinose est plus ou moins grave. Dans le premier cas, elles font rapidement dépérir l'individu dans le corps duquel elles se développent et se multiplient. Aucun agent médical ne peut les détruire. Tout ce qu'on peut faire, c'est de combattre les complications et de tâcher de soutenir l'organisation fatiguée, afin de donner aux trichines le temps de se chrysalider; alors elles sont à peu près inoffensives.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Humble avis sur le latin et sur le grec. — A propos de coups de poing. — Le percement de l'Isthme de Panama. — Un chien devant une pièce de cent sous. — Le Panslavisme. — Une réclame américaine. — Une institution vraiment philanthropique à Bruxelles. — La double révélation. — Le commerce des métaux précieux. — Le secret de se bien porter et de faire réussir une doctrine médicale. — Définitions humoristiques.

Comme il est question d'opérer de grandes réformes dans l'enseignement du latin et du grec, je vais reprendre quelques considérations sur ce sujet, qui intéresse si vivement les familles.

Il est admis généralement qu'un homme qui ne sait ni le latin ni le grec, ou du moins qui n'a pas l'air de les avoir appris, fait médiocre figure dans le monde, qu'il se prive de jouissances infinies, que les langues anciennes peuplent l'esprit de souvenirs sublimes et d'exemples, d'ailleurs inutiles à suivre.

Les Grecs et les Romains, cela est évident, sont la source des lettres modernes, parce qu'ils sont venus les premiers et qu'en définitive la littérature, comme la vie, pivote sur un très-petit nombre d'idées et de faits.

Il ne s'agit pas ici, au surplus, de savoir si Homère est le plus grand, Virgile le plus doux et Horace le plus spirituel des poètes; mais de considérer l'influence réelle de leurs chefs-d'œuvre sur le courant général de la vie et sur l'avenir des jeunes gens à qui l'on apprend à admirer Homère, Virgile et Horace.

La grande majorité de ceux à qui on a fait faire leurs humanités entrent dans le commerce, l'administration, l'industrie; le courant des affaires, des relations, les nécessités de la vie, les ont bien vite emportés loin de leurs classiques, qu'ils n'ont plus ni le temps ni l'envie de relire dans le texte, et qu'ils finissent par oublier, comme s'ils n'avaient pas perdu six ans à piocher les bons auteurs.

A-t-on fait la statistique des jeunes gens incapables, à vingt-cinq ans, de traduire couramment dix vers d'Homère ou cinquante vers d'Horace? Je ne sais; mais certainement, le nombre en serait fort considérable, et toutes les objections que vous pouvez m'opposer, au nom des beautés de l'antiquité, tomberont, selon moi, devant cette grande évidence du temps perdu et de la substance cérébrale inutilement dépensée.

Une autre objection à l'influence des chefs-d'œuvre antiques, c'est que quatre-vingt-quinze élèves sur cent n'ont jamais lu ces chefs-d'œuvre en entier, et ne les connaissent qu'à titre de devoirs et de pensums.

Que l'étude des langues anciennes soit essentielle à cette petite minorité de jeunes gens qui se destinent au barreau, à la médecine, au professorat, au clergé, à la littérature savante, c'est incontestable. On ne peut donc songer à déraciner l'enseignement classique, il doit subsister pour ceux qui en ont besoin ou envie, mais.... J'y reviendrai.

Il est bien vrai que tout a augmenté énormément de nos jours, — même les pénalités judiciaires.

Voyons à quel prix on pouvait se passer ses colères il y a cinq cents ans :

Pour un coup de poing, un sou. — Pour gorge serrée avec une certaine force, cinq sous. — Pour cracher au visage, six sous. — Pour un nez poché avec effusion de sang, dix sous. — Pour un coup de pied, même prix.

Que l'on compare avec les amendes d'aujourd'hui! Au prix où elles sont, on aurait pu mettre jadis son adversaire en capilotade, comme le remarque le profond jurisconsulte qui nous fournit ces données. C'est du reste un grand progrès dans les mœurs, car si l'on ne payait qu'un sou par coup de poing, on en verrait pleuvoir des centaines de milliers chaque jour, dans notre société civilisée.

Parmi les grands événements que le monde verra s'accomplir bientôt, se trouve le percement de l'Isthme de Panama, qui ne fait plus aujourd'hui l'objet d'aucun doute. Il appartenait à M. F. de Lesseps, l'auteur du percement de l'Isthme de Suez, d'exécuter encore ce gigantesque travail, non moins utile, car si le premier facilite les relations avec l'Orient, le second facilitera celles de l'Occident. Toutes les études sont faites, et permettent d'affirmer qu'aucun obstacle insurmontable ne se présentera. On aura le nombre d'ouvriers nécessaire, on aura les matériaux, on aura des machines de perforation pouvant enlever cinquante mille mètres cubes par jour; enfin, la ressource principale, la souscription, est tout-à-fait assurée.

Il n'est pas nécessaire de faire ressortir la raison d'être de cette œuvre, destinée à relier rapidement et sûrement le Pacifique à l'Atlantique. La langue de terre qu'il s'agit de percer n'a, dans certains endroits, que 60 kil. de largeur; elle est traversée dans toute sa longueur par les Andes. On compte que le travail pourra être achevé en six ans.

Nous lisons dans une nouvelle biographie de Henri Mürger, une anecdote placée dans la bouche même de l'auteur de la „*Vie de Bohême*.”

„Je possédais, dit-il, un très-bel épagneul qui me suivait partout, mais qu'il m'arrivait souvent, hélas! d'oublier au hasard des rencontres! En rentrant, la pauvre bête trouvait ma porte close.

Ce chien, qui était intelligent, se réfugiait alors chez mes amis dont il savait généralement l'adresse.

Une fois il va voir l'un d'eux, un monsieur très bien, et l'attend sur l'escalier. Le monsieur entre, en effet, et l'introduit chez lui.

— Pauvre bête! dit-il. On ne devrait pas avoir d'animaux pour les abandonner ainsi!

Le chien jappe affectueusement et se met à rôder dans la chambre comme s'il cherchait quelque chose.

— Bon! il n'a pas mangé! et il n'y a probablement rien dans mon appartement de garçon.... Jean! crie-t-il à un domestique minuscule, allez donc chercher de quoi faire de la pâtée!

Et il tend au garçon une pièce de cinq francs.

A la vue de l'argent, l'épagneul fait un bond, happe la pièce entre ses dents et fuit à toutes jambes.

Ici, je regardai le narrateur, qui s'était arrêté court.

— Et puis? lui demandai-je.

— Mais, c'est fort simple: il avait vu son maître si souvent emprunter!

Chaque jour, dans les feuilles publiques, on voit figurer le mot Panslavisme, et il est certain que les neuf-dixièmes des lecteurs des dites feuilles en ignorent la véritable signification.

On sait que l'Europe est habitée par trois grandes races: Germanique, Latine et Slave. Les Germains sont cent et un millions, les Latins ou peuples romans, cent millions, les Slaves, quatre-vingt-cinq millions, d'après les documents statistiques les plus récents. Tous les peuples germains: Allemands, Néerlandais, Flamands, Anglo-Saxons, Scandinaves, sont libres, s'appartiennent à eux-mêmes, disposent de leurs destinées. Un million de Finlandais, en possession des Russes, et quelques milliers de Saxons, perdus dans la Hongrie, font seuls exception. On compte parmi eux soixante-quinze millions de protestants. Les Latins sont en général catholiques, sauf une douzaine de millions de Grecs. Ils sont presque tous indépendants à l'heure présente. Quant aux Slaves, ceux-là seuls qui habitent la Russie et sont Russes en même temps, au nombre de 45 millions, se sentent maîtres chez eux, quoiqu'ils n'aient ni Constitution, ni Parlement (ce que le Nihilisme prétend leur procurer, soit dit par parenthèse).

Tous les autres Slaves, soit presque la moitié, Ruthènes, Polonais, Tchèques, Wendes, Croates, Slovènes, voire même les Serbes, les Bulgares, etc., sont, comme disent les Panslavistes, sous la

dépendance de l'étranger. La „délivrance et l'unification” de ces 40 millions de „frères malheureux,” voilà leur grand idéal.

Les Germains et les Latins sont libres et indépendants, les Slaves veulent devenir libres et indépendants comme eux: c'est là le Panslavisme.

Il n'y a décidément que les Américains pour entendre et pratiquer la réclame. Témoin le fait divers suivant, que nous trouvons dans un journal de New-York:

„M. W... était jaloux de son ami P..., qui était toujours mieux mis que lui; il est vrai qu'il s'habillait chez „Andrews and Co” et ne portait que des chapeaux dernier modèle, de la maison „Thomasso.” Hier soir, armé d'un fusil nouveau système „Booth and Son,” il se précipite sur sa femme, qu'il avait reconnue à sa robe sortant des magasins de „M^{me} Goll-shall-Lewis.” Elle était suivie d'un individu que W... prit pour son complice. Par bonheur, au moment où il allait tirer, le compagnon de la dame sortit de sa poche une allumette de cire qui flamboya tout-à-coup dans l'obscurité et permit au mari de reconnaître le propre frère de sa femme. On frémit en songeant à l'épouvantable malheur qui serait arrivé si l'allumette ne s'était pas subitement enflammée. Heureusement qu'elle sortait de la fabrique „Morris Whitesek,” la seule dont les allumettes ne râtent jamais.”

Bientôt commencera le tirage des billets de la Tombola organisée cet hiver par la Presse pour venir au secours des pauvres de Bruxelles et de ses faubourgs. Cette œuvre de la presse a été une admirable conception; ses bienfaits se comptent par milliers; que de malheureux elle a empêché de mourir de faim, de froid et de misère, pendant le rigoureux hiver que nous avons traversé! Nous devons le dire à l'honneur de la capitale, Bruxelles est d'une charité inépuisable envers les déshérités de la fortune; ses institutions philanthropiques se comptent en grand nombre. — Mais parmi celles-ci, il en est une qui mérite l'appui de tous les cœurs généreux, et que nous voudrions voir se fonder dans tous les grands centres; cette institution, c'est l'Association des Secours médicaux gratuits. Depuis dix-sept ans, elle existe au centre de la capitale, prodiguant gratuitement ses soins à tous les malheureux qui s'adressent à elle. On nous dira peut-être que l'hôpital est là pour les malades; oui, mais on ne va pas à l'hôpital pour une simple indisposition, qui, mal soignée, peut devenir une grave maladie; et puis, il est toute une classe de personnes, ouvriers, petits employés, etc., ayant trop de ressources pour solliciter la bienfaisance publique et trop peu pour payer le docteur et le pharmacien. A l'Association des Secours médicaux gratuits, cette classe si nombreuse de la société, trouvera, pour dix francs par an, et le traitement et les médicaments.

Cette institution comprend trois espèces de membres: des membres effectifs, qui peuvent faire traiter gratuitement toute personne indigente; des membres protecteurs, qui, moyennant une modique cotisation annuelle, ont le droit d'envoyer à l'Association cinq malades; et enfin des membres honoraires, dont les souscriptions servent à payer les frais d'installation, les honoraires du docteur de l'établissement, les remèdes, etc. Cette œuvre se recommande donc d'elle-même à tous ceux qui ont à cœur de soulager leur prochain.

Deux jeunes gens, très-liés, se promènent le soir au boulevard Anspach, et se font confidence de leurs amours.

Dans leur enthousiasme, ils en parlent presque tous deux à la fois.

— Oh, celle que j'aime est un ange de fidélité!

— Et la mienne donc!.. Un vrai prodige de constance!

— Je suis sûr que jamais un autre que moi n'a été regardé par elle en face.

— Mon adorée rougit dès qu'un homme l'a-
borde.
— Et comme elle est belle!
— Pour cela, je défie qu'elle l'emporte sur
la mienne.
— Parbleu! j'ai de quoi te confondre; voici

sa photographie.

— Je t'en offre autant; comparons.
Ils vont sous un bec de gaz: les deux por-
traits étaient les copies du même original!...
Voyez-vous le reste?

**

Voici d'intéressants détails sur le commerce
des métaux précieux, — or et argent, — en
Europe, en Amérique, en Australie et en
Arique, dans le période de 1550 à 1878.
Ils nous sont fournis par le „Journal des
Mines.”



LOUIS XVII CHEZ LE CORDONNIER SIMON, D'APRÈS M. DE COUBERTIN.

Jusqu'à la découverte de l'Amérique, on
n'avait exploité, dans tout l'univers, en fait de
métaux précieux, que pour la somme d'un
milliard de francs; l'argent représentait une
somme de 700 millions de francs et l'or de 300
millions.

De 1550 à 1848, il y a eu augmentation jusqu'à
44 milliards (30 milliards d'or et 14 d'argent).
Depuis la découverte des mines d'or de la Sibé-
rie, de la Californie et de l'Australie, la quan-
tité d'or exploité dépasse infiniment celle de
l'argent.

Dans le courant de six ans (de 1856 à 1862),
la production de ce métal précieux s'est élevée
de 170 milliards de francs à 500 milliards,
c'est-à-dire qu'elle a triplé.

La seule année 1873 a donné un produit
de métaux précieux, dans toutes les mines de

l'univers, pour la somme de 77 milliards de francs.

On emploie annuellement de l'or pour la somme de 280 millions de francs; la France en fait usage pour la somme de 70 millions,

les Etats-Unis, les Pays-Bas, la Belgique, le Canada et l'Australie, 60 millions; la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, 70 millions, et l'Angleterre pour 150 millions de francs.

L'exportation de ces métaux a augmenté dans

le courant des vingt dernières années de 97 p. 100 pour l'Angleterre, de 164 pour la France, de 277 pour la Belgique, de 269 pour la Russie, de 215 pour l'Autriche et de 501 p. 100 pour l'Italie.

* * *



LES AMATEURS IMPORTUNS, D'APRÈS M. LELOIR.

Veut-on connaître, — en même temps que le secret de bien se porter, — celui de la réussite de certaines doctrines médicales? Qu'on médite le fait que je vais rapporter.

En 1728, un nommé Villars confia à quel-

ques amis que son oncle, qui avait vécu près de cent ans et qui n'était mort que par accident, lui avait légué le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans, pourvu qu'on fût sobre.

Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il haussait les épaules de pitié.

— Si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est.

Ses amis, auxquels il en donna généreuse-

ment, et qui observèrent quelque peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien, et le prouvèrent. Alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. Ceux qui en prirent — en s'astreignant toujours plus ou moins au régime recommandé, surtout s'ils étaient nés avec un bon tempérament, — recouvrèrent en peu de temps une santé parfaite.

Aux autres notre homme disait :

— C'est votre faute, si vous n'êtes pas entièrement guéris; vous avez été intempérants et incontinents: corrigez-vous de ces deux vices et vous vivrez cent cinquante ans pour le moins.

Quelques-uns se corrigèrent; la fortune de cet homme s'augmenta, comme sa réputation. Il eut nombre d'enthousiastes qui le mettaient fort au-dessus du maréchal de Villars, — lequel, disaient-ils, fait tuer des hommes, tandis que son homonyme les fait vivre.

On sut enfin que l'eau de Villars n'était que de l'eau de Seine — avec un peu de nitre!

* *

Quelques définitions puisées dans un album ayant appartenu à une notabilité qui vient de mourir :

Obligation. — Dettes volontaires que l'on ne remplit souvent que par contrainte.

Habitude. — Tache d'huile qui résiste à tous les efforts, et qui ne disparaît qu'avec l'étoffe qu'elle a gâtée.

Infidèle. — Homme qui court après le bonheur par un chemin de travers.

Haine. — Vipère dont le venin empoisonne celui qui la nourrit.

Hasard. — Cheville ouvrière des plus grands événements.

Héritage. — Moyen d'existence puisé dans la mort.

Ingrat. — Terre infructueuse qui, ensemencée de bonnes graines, ne produit que de mauvaises herbes.

Intention. — Enigme-logogriphe, dont les divers sens nous échappent, lors même que le mot est connu.

Irrésolu. — Espèce de machine dont un coup de vent détermine le mouvement sans le régler.

Intrigant. — Comédien qui remplit tous les rôles à scènes secrètes, et qui, au dénouement, reste toujours caché derrière le rideau.

Fraude. — Livre-journal d'une infinité de négociants de nos jours.

JEAN-LE-BUTINEUR.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE CAMOENS.

La ville de Lisbonne, célébrant au mois de juin le triple centenaire de la mort du Camoens, sa gloire littéraire la plus brillante, nous croyons devoir consacrer une notice à l'immortel auteur des „Lusiades.”

Lorsque la réputation militaire des Portugais fut portée à son plus haut point, la nature fit naître parmi eux un poète supérieur, pour chanter les exploits maritimes de la nation. Jusque-là, cette nation n'avait pas eu d'historien digne d'elle, et le poète était d'autant plus nécessaire que le propre de la poésie est de donner aux actions héroïques un vernis brillant. La langue des poètes exprime l'admiration de tout ce qui est élevé et l'indignation de tout ce qui est vil, de manière à saisir fortement l'imagination et le sentiment. Les conquêtes des Portugais ont déterminé une des plus grandes révolutions de l'histoire des temps modernes, et le Camoens a chanté ces conquêtes dans le style qui associe l'enthousiasme du lecteur aux faits glorieux de la vaillance.

Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais il est probable qu'il naquit à Lisbonne en 1524. Sa famille était noble et originaire d'Espagne. En 1370, Vasco Peres de Caamans, ayant éprouvé des dégoûts à la Cour de Castille, se réfugia en Portugal, où le roi Ferdinand l'admit dans son Conseil, et lui

donna les seigneuries de Sardeal, Punetto, Marano, Amendo et d'autres possessions encore; ce qui prouve que c'était un homme d'un rang et d'un mérite distingués. A la mort de Ferdinand, la guerre se déclara; Caamans prit le parti du roi de Castille, et fut tué à la bataille de Gabarotto. Jean I^{er}, le vainqueur, confisqua ses terres, mais laissa néanmoins à sa veuve de quoi soutenir son rang.

Les trois fils prirent le nom de Camoens. Les deux aînés s'allièrent aux premières maisons de Portugal, et même au sang des rois, mais la branche cadette eut un honneur plus grand, celui de produire le poète célèbre dont nous nous occupons.

* *

Le Camoens était encore enfant, lorsque son père perdit toute sa fortune, avec la vie, dans un naufrage, sur la côte de Goa. Anne de Santarène, sa mère, mit son fils à l'Université de Coimbre, où l'étude développa ses puissantes facultés.

En sortant de l'Université, il parut à la Cour.

Il était beau, il avait surtout des yeux pleins d'expression. Lorsqu'il eut pris le vernis du grand monde, il devint l'homme à la mode.

La Cour de Lisbonne était alors un théâtre d'intrigues galantes. Il porta ses vues plus haut qu'il ne convenait à sa position, il s'éprit de Catherine d'Attayde, dame du palais, et tomba ainsi dans la disgrâce du prince, qui l'exila cavalièrement à Santarène, dans l'Estramadure, un pays triste, où il n'eut d'autre consolation que de chanter ses amours et de se livrer à l'étude.

Ce fut là qu'il commença son poème sur la découverte de l'Inde. Jean III préparait une expédition contre la côte d'Afrique. Le Camoens demanda à en être, et y fut admis comme simple soldat; il se distingua par une valeur brillante dans toutes les occasions d'éclat. Dans un engagement naval contre les Maures, devant Ceuta, où il combattait à l'abordage et dans les premiers rangs, il perdit l'œil droit.

Cependant, au milieu des fatigues, des dangers et des souffrances de son état, il conserva toute l'activité de son génie poétique. Il continua à travailler à son grand ouvrage, et écrivit divers sonnets, tenant, disait-il, son épée d'une main et sa plume de l'autre.

Sa réputation militaire parvint à la cour de Lisbonne, et il obtint la permission d'y revenir. Il eut à y combattre l'hydre de la calomnie qui s'opposait à son avancement, et il se vit jaloux par les mêmes hommes qui avaient travaillé à son exil. Il éprouva divers actes de ressentiment et de haine, qui lui firent prendre le parti d'abandonner à jamais son pays natal.

* *

En 1558 il s'embarqua pour les grandes Indes, et s'éloignant des rives du Tage, il s'écria, dans la langue de Scipion: „Ingrata patria, non possidebis ossa mea.” Hélas! il ne pensait guère que les malheurs qui l'attendaient dans l'Inde lui feraient encore regretter l'Europe!

Au moment où Camoens arriva dans les établissements portugais, on préparait une expédition pour venger le roi de Cochin des injustices du roi de Pimento. Sans se permettre aucun repos, notre poète se joignit à l'expédition et déploya sa bravoure accoutumée à la prise des îles d'Alagada. Dans un sonnet où il parle de cette expédition, il s'exprime avec une modestie intéressante. „Nous étions allés, dit-il, pour châtier le roi de Pimento, et nous réussîmes.” Cette simplicité d'expression, dans un homme qui avait eu la principale part au succès, a un mérite très-particulier.

L'année suivante, Camoens accompagna Manuel de Vasconcellos dans une expédition à la Mer-Rouge. N'ayant point d'occasion d'employer son épée, il exerça sa plume. Il visita en poète les côtes sauvages de l'Afrique, si bien dépeintes dans ses „Lusiades,” et dans une de ses pièces fugitives où il se plaint de l'éloignement de sa maîtresse.

De retour à Goa, il se livra avec une nouvelle ardeur au travail de son poème, mais son talent pour la satire lui attira bientôt de nouveaux malheurs. Il déplut au vice-roi Barreto, qui l'exila en Chine.

Les talents et les qualités du Camoens ne tardèrent point à lui faire des amis dans l'île de Macao, où il était relegué. Il obtint même une place dans l'administration et profita de ses loisirs pour continuer ses „Lusiades.” En cinq années de séjour, il réussit à faire une fortune égale à ses désirs.

Don Constantin de Bragançe était devenu vice-roi de l'Inde, et Camoens, désirant revenir à Goa, quitta la place qu'il avait à Macao. Il fit fréter un vaisseau, et il s'embarqua avec toute sa fortune.

Il fit naufrage sur la côte de Chine, près de l'embouchure de la Mehon, et perdit tous ses biens. Il ne sauva de ce désastre que son poème. Il eut la présence d'esprit de s'en saisir au moment où le vaisseau fut englouti, et nageant d'une main, tandis qu'il tenait son manuscrit au-dessus des vagues, il aborda, dépouillé de tout, sur un rivage inconnu.

Il rappelle avec reconnaissance, dans le dixième chant de ses „Lusiades,” l'humanité avec laquelle les habitants de cette côte l'accueillirent.

Ce fut sur les rives de la Mehon qu'il composa cette belle paraphrase du psaume qui représente les Juifs suspendant leurs harpes aux saules voisins de Babylone, et pleurant leur captivité. Il y attendit longtemps un vaisseau qui put le transporter à Goa. Le gouverneur Bragançe le reçut avec distinction; et tant qu'il conserva sa place, Camoens passa son temps à la cour d'une manière heureuse. Lorsque le comte Redondo vint prendre le gouvernement, les ennemis de Camoens reparurent. On l'accusa de malversation dans son administration de Macao, et le faible Redondo le fit emprisonner.

L'innocence de Camoens ressortit devant les tribunaux, et ses accusateurs furent chargés de tout l'odieux de la calomnie. Mais notre poète avait des créanciers qui s'acharnèrent à le retenir en prison.

Cependant, les gentilshommes de la cour de Goa, honteux de laisser languir dans la captivité un homme d'un mérite aussi rare, s'intéressèrent pour le faire libérer. Il reprit la profession des armes, et reçut la paie de volontaire, place que les gens de qualité sans fortune recherchaient alors dans l'Inde portugaise.

Quelque temps après, Pierre Barreto, gouverneur de Safalo, attira Camoens auprès de lui par des promesses brillantes. La situation isolée du fort de Safalo faisait de ce séjour une espèce d'exil. Le gouverneur avait désiré Camoens pour s'en faire une ressource de société; mais il ne faisait rien pour acheter cet avantage. Le poète se fatigua de cette dépendance sans compensations, et résolut de retourner dans son pays natal.

Un vaisseau ayant mouillé à Safalo et repartant pour l'Europe, Camoens voulut profiter de cette occasion: le gouverneur, ne pouvant le retenir de force, prétendit être son créancier pour le prix de sa pension et de son logement pendant tout le temps qu'il avait séjourné chez lui; il refusait, sous ce prétexte, de le laisser partir; mais Cabral et Sylveira, deux gentilshommes portugais, payèrent sa dette, pour pouvoir l'emmener avec eux.

* *

Après une absence de seize ans, le Camoens reparut à Lisbonne, au moment où la peste y exerçait ses fureurs. Cette circonstance retarda de trois ans la publication de son poème: il ne parut qu'en 1572.

Dans le début de ses „Lusiades,” il flattait agréablement le roi Sébastien, alors âgé de seize ans seulement. Le roi lui donna une pension de quatre mille réaux, à condition qu'il séjournât à sa cour; mais cette ressource ne fut pas de longue durée. Sébastien, ayant perdu la couronne par la bataille d'Alcazar, le cardinal Henry, qui lui succéda, supprima la pension de Camoens. Henri n'était pas de ces hommes d'État qui croient utile de protéger les hommes de lettres. Sous les vues étroites de ce prince et entre ses faibles mains, le royaume de Portugal déclina graduellement, et fut enfin annexé à l'Espagne, immédiatement après la mort de ce prince.

On faisait un crime à Camoens de ce qu'il avait vu nettement le déclin et la chute prochaine du Portugal. Ce grand poète fut si complètement négligé par le gouvernement qu'il mourut sur le grabat d'un hôpital, après avoir même souvent senti les tortures de la faim. Il avait pour domestique un noir, natif de Java, appelé Antoine, qui lui avait rendu de longs services, et même lui avait, dit-on, sauvé la vie dans le naufrage qu'il fit sur les côtes de la Chine. Ce pauvre nègre allait mendier dans les rues de Lisbonne, pour rapporter quelque secours au seul homme dont le Portugal pût encore se vanter.

Le même esprit de corruption et d'indifférence qui laissait languir et vivre d'aumônes le premier génie du temps, amena l'esclavage de cette nation dégénérée. Le chagrin que Camoens ressentait de l'avidité de sa patrie, hâta sa mort. „Je suis prêt, disait-il dans une de ses lettres, à terminer mes jours. La postérité me rendra justice: elle saura combien j'ai aimé mon pays. Je suis revenu non seulement pour mourir dans son sein, mais pour expirer avec lui.” Dans une autre de ses lettres, il répand ainsi ses plaintes: „Quel exemple plus frappant que le mien des rigueurs de la fortune! Elle ne pouvait me subjuguier seule; mais je me suis joint à elle contre moi-même. J'ai désespéré de pouvoir combattre tant de maux réunis.”

C'est dans cette situation cruelle que mourut, en 1579, Luis de Camoens, le plus grand génie qu'ait produit le Portugal, et l'un des guerriers les plus distingués de son siècle, par l'honneur et le courage.

A peine eut-il expiré que les Portugais parurent se repentir de l'avoir négligé si honteusement. De nombreuses épitaphes furent composées pour honorer sa mémoire. Les „Lusiades” furent traduites dans toutes les langues.

La vie et les ouvrages de Camoens montrent l'élevation de son caractère et la dignité de son âme. Il conserva dans la société des grands une parfaite indépendance d'opinion qui allait même quelquefois jusqu'à l'imprudence, et dont on lui a fait un sujet de reproche. Ceux qui l'en ont blâmé ne savaient pas que l'indifférence sur les faveurs de la fortune, et une certaine franchise dans l'indignation contre le vice, sont en quelque sorte inséparables de l'enthousiasme du génie: l'homme de génie trouve, dans l'exercice de son imagination, des jouissances que les autres cherchent dans les calculs de l'intérêt.

Quinze ans après sa mort misérable, le Portugal lui élevait un monument et rendait un éclatant hommage à sa mémoire.

* *

Quelques mots sur les „Lusiades.”

Le poète commence par nous montrer Vasco de Gama et sa flotte au milieu de l'Océan, entre l'île de Madagascar et les côtes d'Ethiopie. Après diverses tentatives pour aborder, ils trouvent enfin l'hospitalité dans le royaume de Mélinde. Vasco, pour répondre au désir du roi, lui donne des détails sur l'Europe, sur l'histoire du Portugal, et lui raconte la partie de son voyage qui a précédé son arrivée à Mélinde. Ce récit occupe trois livres entiers; il est bien conçu; il renferme un grand nombre de beautés poétiques, et n'a qu'un défaut, c'est que le navigateur, en parlant des héros de la Grèce et de Rome, affecte une érudition tout-à-fait déplacée devant un prince africain. Vasco et ses compagnons continuent leur voyage; les tempêtes qu'ils essuient, les obstacles qu'ils rencontrent, leur arrivée à Calicut et sur la côte de Malabar, leur réception et leurs aventures dans ce pays, enfin leur retour remplissent le reste du poème.

L'ouvrage, dans son ensemble, est conforme au plan d'une composition épique. Le sujet et les incidents sont pleins de grandeur: à travers une espèce de désordre, un merveilleux souvent extravagant, un mélange bizarre de christianisme et de mythologie, on reconnaît une verve éminemment poétique, une imagination vive, des descriptions hardies, des épisodes dignes du Dante et du Tasse.

G. L. Z.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les animaux nuisibles vont bientôt pulluler. Donnons d'abord une „assurance contre les fourmis,” lesquelles sont un fléau pour l'horticulteur, qui souvent voit les plus belles plantes dévorées rapidement par ces insectes. On nous communique un moyen qui a, dit l'expérimentateur, complètement réussi, et qui est d'une extrême simplicité. Il s'agit de verser au pied de l'arbre ou de l'arbuste un peu d'huile de poisson, de manière à l'entourer complètement. C'est une barrière infranchissable pour la fourmi.

Pour la „destruction des insectes parasites” nous recommandons vivement aux horticulteurs de peindre les tuteurs des jardins, les petits bois des serres avec le coaltar de goudron produit par la distillation de la houille dans la fabrication du gaz. Il paraît que cette substance purge les arbres et les plantes des insectes parasites et autres rongeurs nuisibles. Plusieurs expériences de ce genre ont été couronnées d'un plein succès. Cette découverte est appelée à rendre à nos horticulteurs de signalés services.

A présent, deux excellents „procédés pour détruire les vers de terre:” Dans 93 grammes d'eau-forte, mettez 4 grammes de nitrate de mercure; quand la dissolution sera faite, versez-la dans un mauvais baquet, contenant vingt litres d'eau de pluie ou de rivière, puis avec un balai de bois aspergez plus ou moins les allées ou les cours où vous avez remarqué les traces des vers; ils sortiront de suite en grand nombre et périront. A l'aide de ce moyen on peut détruire plus d'un million de vers par jour.

Un négociant de notre connaissance ayant fait laver un certain nombre de sacs qui avaient contenu du sel, fit jeter l'eau dans son jardin et vit bientôt, sous l'action du liquide salé, une multitude de vers de terre expirer. On en conclut que, pour débarrasser les jardins des vers, il suffit d'employer l'eau salée.

LES PETITS OISEAUX CHANTEURS.

Fable.

Fidèle à sa douce habitude
Le rossignol joyeux célébrait le printemps.
Au fond de la forêt, aimable solitude,
Résonnaient nuit et jour ses concerts ravissants.
Les oiseaux attentifs à sa voix sans pareille
L'admiraient à l'envi depuis l'aube vermeille;
Même au désir de l'imiter
Beaucoup ne surent résister.
Ils vécurent en paix dans leur verte retraite,
Et ce bois au printemps et jusque dans l'été,
Fut comme un séjour enchanté
Où le plaisir, l'amour changeaient leur vie en fête.

Quelques uns cependant, troublés dans leur repos,
Au rossignol, un jour, adressent ce propos:
„O, maître bien-aimé, quel est donc ce mystère?
Pourquoi chanter la nuit, quand tout dort sur la terre,
Et lorsque la santé nous donne le conseil [terre,
De goûter sans relâche un bienfaisant sommeil?”
— Mes amis, leur dit-il, en ma courte carrière,
Dans les nuits de printemps je chante ma prière,
Pour rendre grâce à Dieu qui donne à nous, oiseaux,
Le beau ciel, la pâture et l'onde des ruisseaux;
Je chante, pour charmer le cœur qui souffre et veille.
Veuillez donc m'excuser si ma voix vous réveille;
Et pendant les heures du jour
Je chante mon doux nid, ma compagne et l'amour.”

Tous les petits oiseaux, ravis de son langage,
Vinrent, pour l'approuver, lui rendre leur hommage.
— „Chante donc, disaient-ils, et le jour et la nuit
Toujours ton concert nous séduit.”
Grâce à leur prière pressante
Il leur promit de faire entendre, en tous les temps,
Aux nuits si belles du printemps
Les accords enchanteurs de sa voix ravissante.

On estime tous ceux qui, tels que mon héros,
D'un air aimable et doux répondent à propos.
M^{me} S. T.

LA MORTALITÉ DEPUIS ADAM.

A propos de Jacques Inaudi, rappelons qu'un oisif a calculé que, depuis la création du monde, il est mort 26 quadrillions, 628 trillions, 843 billions, 285 millions, 75 mille 840 individus de l'espèce humaine, jusqu'à 1855; — ce qui, exprimé en chiffres, présente la jolie numération suivante:

26,628,843,285,075,840

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

XVI.

Nous avons vu combien les révélations si imprévues que venait de faire le Maltais, concernant Gwendoline et sa mère, avaient stupéfié toutes les personnes présentes; et cependant, en ce moment suprême, nul ne douta de leur véracité.

Edward Darkwood, d'abord au comble de l'émotion, avait repris peu-à-peu de l'empire sur lui-même; il s'élança vers la jeune fille et l'étreignit dans ses bras en la couvrant de baisers.

Pietro continua:

— C'est parce que je savais qu'elle était votre fille, Milord, que j'ai agi à son égard comme je l'ai fait. Oui, ajouta-t-il cyniquement, je l'ai enfermée pour dompter sa volonté, pour la forcer à m'épouser... car je devenais ainsi maître du domaine de Danholm... C'était une noble ambition, n'est-ce pas? Malheureusement, tous mes projets ont échoué.

— Oui, et grâce à Miss Norreys, misérable! s'écria M. Sutton; c'est à elle que nous devons le bonheur dont nous jouissons en ce moment... Permettez-moi de vous présenter cette dame, Milord.

Et, se retournant en tous sens, l'avocat chercha des yeux l'Indienne; mais, ainsi que nous l'avons dit, celle-ci avait déjà disparu avec son fidèle Aga et était retournée à Beechmont.

M. Barsby, son homme d'affaires, la suivit bientôt; les autres membres de l'expédition, ainsi que Gwendoline, passèrent le restant de la nuit au château.

Le lendemain matin, les cloches de Dunholm sonnèrent à grande volée pour célébrer l'heureux retour du marquis.

Le corps de l'ex-capitaine Tollish fut porté à l'auberge du village, et tous les fermiers et subordonnés de Lord Darkwood furent invités à visiter le maître dont ils avaient pleuré la perte.

Ce ne fut que tard dans l'après-dîner, que le marquis put se rendre à Beechmont pour remercier Miss Norreys de l'intérêt qu'elle avait pris à son sort, et lui en témoigner sa profonde gratitude.

Gwendoline, Ronald et M. Sutton l'accompagnèrent.

Ils furent introduits dans le grand salon de réception, où la châtelaine les rejoignit peu d'instants après.

La jeune femme avait revêtu un costume somptueux et paraissait plus belle que jamais.

A son entrée, Gwendoline se jeta dans ses bras, et Lord Darkwood se leva vivement. Après avoir dévisagé la nouvelle venue, il parut en proie au plus grand trouble.

Ce fut donc d'une voix mal assurée, qu'il dit en s'inclinant:

— Madame, je viens vous offrir mes remerciements les plus...

— Je vous en dispense, Milord, interrompit froidement la maîtresse de Beechmont; en vous sauvant, je n'ai fait que remplir un vœu, celui de me venger de deux scélérats, dont l'un est mort et a été transporté au village de Dunholm, et l'autre... l'autre est en ce moment sous mon toit!...

— Madame... que signifient ces paroles?... demanda Edward, de plus en plus troublé.

— Laissez-moi vous raconter certaine histoire, reprit vivement l'Indienne, sans remarquer que la porte de la chambre venait de s'ouvrir et qu'un étranger, qui n'était autre que le vieux M. Markham, se trouvait sur le seuil et examinait attentivement la scène qu'il avait sous les yeux.

XVII.

„Il y a dix-huit ans, continua Miss Norreys, que vous, Milord, oui, vous et votre cousin, fûtes présentés à une jeune Anglaise dans la maison d'un de ses compatriotes, qui habitait momentanément Bruxelles.

„Tous les deux vous disiez l'aimer... Elle repoussa l'amour du capitaine Tollish et accepta le vôtre, Milord.

„C'était une jeune fille un peu romanesque, et, en outre, une enfant gâtée.

„Vous prétendiez craindre que son vieux père, qui était un homme d'une grande sévérité, ne vous acceptât pas pour gendre, et vous l'avez entraînée à consentir à un mariage secret, quand elle serait de retour en Angleterre avec ses amis. Est-ce vrai?

— Oui, oui, mais...

„Elle vous aimait, et comme elle savait que son père avait un faible pour les titres, pour le rang, elle croyait qu'une fois le mariage accompli, il lui pardonnerait de ne pas l'avoir consulté... Elle consentit donc, la pauvre insensée...

„Vous Milord, ne sachant pas que le capitaine Tollish aimait celle que vous alliez épouser, vous aviez confié tout à votre ami et cousin, et lui aviez donné la mission de vous procurer une licence et un ministre pour bénir votre union.

„Le père de la jeune fille se trouvait absent, et elle était restée auprès de la famille avec laquelle elle avait voyagé sur le Continent.

„Vous profitâtes de ce qu'un soir les membres de cette famille étaient tous sortis pour venir la rejoindre, accompagné de ce ministre maudit, et la cérémonie du mariage eut lieu.

— Madame! exclama de nouveau le marquis, avec accablement.

Elle reprit, froide, hautaine, la lèvre plissée :

„Après votre mariage, vous êtes parti avec elle pour l'Italie, où vous êtes restés plusieurs mois.

„Cependant, la jeune femme n'était pas heureuse, sa conscience lui faisait de sévères reproches...

„Elle pleurait journellement, en pensant à son père bien aimé, et vous suppliait de la ramener auprès de lui et de faire connaître votre union publiquement.

„Vous avez feint de consentir à sa demande; vous l'avez reconduite dans son pays, où vous avez pris les noms de M. et M^{me} Charteris.

„Des semaines, des mois se passèrent ainsi.

„Votre femme languissait de ne pouvoir aller embrasser l'auteur de ses jours, et souvent, le matin, son oreiller était mouillé de ses larmes.

„Vous étiez à peine mariés d'un an quand cette horrible situation eut un terme... Et quel terme!...

Edward Darkwood murmura quelques paroles, mais la maîtresse de Beechmont n'y prit pas garde et continua :

„Un jour, vous avez quitté le toit conjugal pour aller voir votre père et implorer son pardon.

„Pendant votre absence, une voiture s'arrêta devant la porte, et deux messieurs en descendirent. L'un d'eux était le capitaine Tollish, l'autre un vieillard, votre père. Ils demandèrent à parler à M^{me} Charteris, et on les fit monter dans sa chambre.

„Lord Darkwood, père, se fit alors connaître et dit qu'il était temps de mettre fin à la con-

duite scandaleuse que menait son fils avec une femme qu'il qualifia d'un nom que je ne veux pas répéter.

„Votre épouse légitime eut beau s'écrier que vous étiez mariés, votre père n'y fit nulle attention, et lui dit en ricanant :

— Depuis quand les héritiers d'un riche marquisat épousent-ils des filles de petits propriétaires du Yorkshire?

„Désespérée, l'infortunée montra son certificat de mariage.

— Oh, quant à cela, fit le capitaine Tollish avec un rire infernal, c'est moi qui leur ai procuré le ministre et la licence. Vous vous souvenez, Madame, que j'ai voulu vous épouser, mais vous avez rejeté mes offres: je jurai de me venger, et je l'ai fait.

„La jeune femme sentit ses jambes fléchir sous elle. Que signifiaient les paroles de cet homme? Il reprit :

— Oui, Madame, je me suis vengé et voici

du vieux lord; puis, s'emparant d'un chapeau et d'un chapeau, qui se trouvaient sous sa main, elle sortit de la maison en courant.

XVIII.

„Je ne puis pas vous dire ce qui arriva après, continua Miss Norreys avec effort.

„L'infortunée était réellement bien frappée de folie; sa tête était en feu; elle n'avait plus qu'une idée : c'était de revoir son vieux père et cette antique demeure de Lonemoor où elle était née. Les revoir l'un et l'autre et puis mourir: voilà la prière qu'elle adressait à Dieu.

„Elle marcha au hasard pendant bien longtemps; quelquefois elle rencontrait un roulier qui avait piété d'elle et la faisait monter dans sa charrette. Tous ceux qui la voyaient la plaignaient, la protégeaient.

„Toujours, toujours elle marchait vers le Nord; toujours, toujours, les mêmes pensées dans le cœur.

„Ah quand même l'univers entier l'aurait abandonnée, elle se disait que son vieux père allait la recevoir les bras ouverts, et la presser sur son cœur.”

Ici M. Markham, qui n'avait pas changé de place, poussa un gémissement profond, mais personne ne l'entendit; tous les regards étaient fixés sur cette jeune femme au visage pâle et aux yeux brillants, qui racontait, avec tant d'animation, une si douloureuse et si étrange histoire.

Elle reprit son récit d'une voix défaillante.

„La pauvre créature arriva enfin dans la bruyère où s'élevait sa maison natale.

„Un soir, que l'obscurité était profonde, qu'une tempête affreuse s'était déclarée, elle crut reconnaître Lonemoor et frappa à la porte.

„Son père vint au-devant d'elle, une malédiction sur les lèvres. Mais la vieille gouvernante en eut pitié et la secourut.

„Sous ce toit où elle était née, elle donna le jour à un enfant... Puis vinrent la honte et le désespoir; puis, une aggravation de folie. Hélas! elle ne sentait aucune tendresse pour l'enfant de celui qui l'avait abandonnée. Désormais plus rien ne pouvait lui sourire dans la vie. Oh! que n'était-elle morte! Mais peu-à-peu les forces lui revinrent... Elle était condamnée à vivre.

„Elle entendit, un soir, M^{re} Quillet, la femme de charge, supplier son père de lui pardonner, mais il répéta sa

malédiction et déclara qu'elle ne pouvait plus rester sous son toit.

„On la laissa seule, au moment où un nouvel accès de folie se déclarait.

„Elle sortit de la maison sans être aperçue, erra toute la nuit dans l'obscurité, dans le froid, dans la neige... N'ayant plus de force, ses pieds trébuchèrent et elle tomba dans une fondrière...

„Dès ce moment, Milord, vous étiez libre; celle qui avait été votre épouse pendant une année n'existait plus...

„Quand j'ai appris cette terrible histoire, j'ai juré de venger celle qui vous devait un pareil sort.

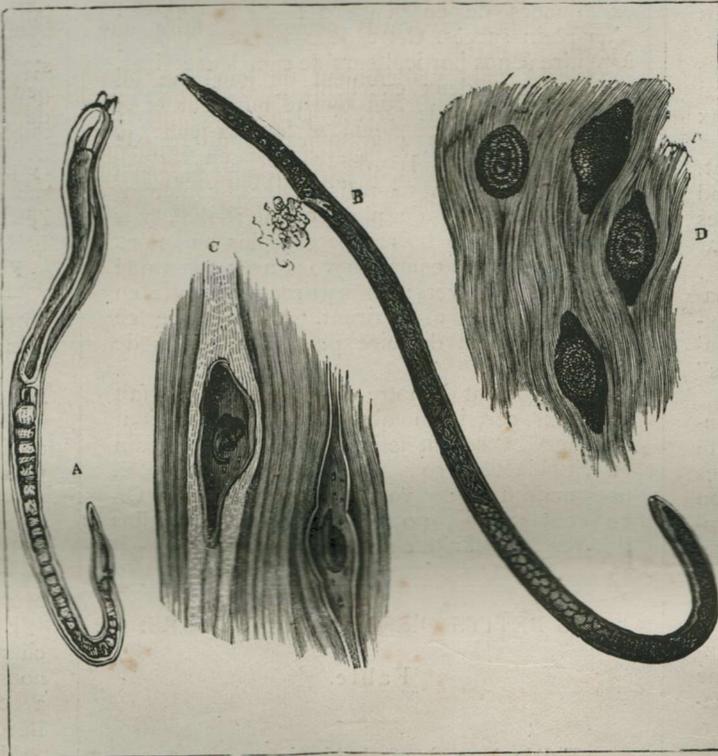
„N'ai-je pas réussi?

„Le capitaine Tollish a été privé de tout ce qu'il possédait, et Dieu l'a puni par une mort foudroyante. Vous, Milord, je vous ai rendu à la vie, à la liberté, aux honneurs, mais je vous laisse les remords, je vous laisse le souvenir de cette infortunée dont l'image restera sans doute gravée en traits de feu dans votre esprit.

„Ma tâche est donc remplie. Je quitte Beechmont cette nuit même.

„Et vous, Milord, rentrez dans votre château et songez à la pauvre fille dont vous avez détruit le bonheur, et qui a terminé ses jours d'une manière si horrible.”

(La fin au prochain numéro.)



LES TRICHINES.

A. Trichine mâle. B. Trichine femelle. C. Morceau de viande dont on a enlevé des larves de trichine. D. Morceau de viande avec larves de trichines cuites.

comment: Repoussé par vous, je n'ai pas voulu que vous deveniez la femme de mon cousin et j'allai trouver un homme que j'avais connu autrefois... un acteur de bas étage... A prix d'argent, il s'est prêté à jouer la comédie que vous savez...

„La pauvre créature ne voulut pas croire à ces terribles paroles; il lui semblait qu'elle allait devenir folle, que son cerveau allait éclater.

„Était-ce pour cela qu'elle avait abandonné son cher et vénérable père?

„Elle défia le capitaine Tollish de lui fournir les preuves de ce qu'il avançait.

„Alors il lui montra une lettre écrite par l'acteur en question, qui déclarait qu'il était disposé à jouer le rôle de pasteur...

„Le vieux marquis se joignit au capitaine pour accabler votre femme, en lui disant qu'elle était une créature perdue, que son fils avait ouvert les yeux, et qu'il l'avait abandonnée pour ne plus revenir.

„Son mari, car il l'était, à la face du Ciel, fatigué d'elle sans doute, et considérant qu'elle n'était pas son égale sur l'échelle sociale, avait profité de la fraude commise par son complice et cédé aux persuasions de son père..

„C'est du moins ce qu'on voulait prouver à la triste victime.

„Dans cette horrible situation, la malheureuse sentit la folie la gagner. Elle arracha son anneau de mariage et le jeta à la figure